

# LA FLAMME DU BELEM

Jean Lary de Fortuné



— • —

## ÉPISODE IV

— • —

Une jeune marseillaise de 11 ans prénommée Magalie avait embarqué avec sa mère sur le Belem appareillant du Pirée. Brillante athlète fort prometteuse en gymnastique, elle avait été sélectionnée, malgré son jeune âge ou précisément à cause de son jeune âge, pour faire partie de la délégation sportive marseillaise chargée d'accompagner la Flamme olympique dans sa traversée maritime du port d'Athènes à Marseille.

Sa mère en ressentait une juste fierté mais était loin d'imaginer les péripéties de leur voyage. Mère et fille mettaient pour la première fois le pied sur un bateau. Pour sûr, elles se souviendraient longtemps de cet embarquement. La joie du départ, la découverte d'un Trois-mâts renommé, luisant comme une médaille sortant de l'Hôtel des Monnaies, les mille surprises de la vie à bord, la beauté des matins en mer, les promenades et les longues relaxations sur le pont et les passavants, l'apparition soudaine de dauphins riant et bondissant sur les flots, choisissant d'escorter l'étrave le temps d'un jeu de cache-cache, l'émerveillement des couchers de soleil garnissant d'or la mature, le chant d'un vent porteur et favorable accompagnant la danse des vagues embrassant amoureusement la coque, le bal des mouettes blanches comme des notes sur la partition du ciel, tout cela avait subitement fait place à l'angoisse la plus profonde et persistante avec la survenue de cette effroyable tempête.

Jeanne, en mère attentive et aimante, avait essayé par tous les moyens, mais sans succès, de rassurer Magalie. La jeune fille, dès le début de la tempête qui agitait le navire comme un pauvre fétu de paille, avait été prise de vomissements épuisants et de sueurs froides qui baignaient son front. Son visage était aussi blanc que le drap qui recouvrait sa couche. Jeanne avait bien réclamé un médecin mais l'armement du bâtiment

n'en prévoyait aucun. Le second capitaine faisait office de faculté de médecine, mais ses facultés étaient forcément réduites. En guise de mesure rassurante dont lui-même doutait de l'efficacité médicale, il avait décidé de faire transporter Magalie de son poste de couchage situé sous le gaillard d'avant, juste en arrière du coqueron et au dessus du puits aux chaines, sous la dunette arrière réservée au logement des officiers. Le choc violent et sourd des vagues frappant l'étrave comme un marteau persistant était là amoindri, sans pour autant être annulé.

Le seul transfert de la proue à la poupe avait été un chemin de croix. En longeant le magasin des charpentiers, puis celui des peintures, le parfum des essences des bois exotiques, le Niangon du Ghana et de Côte d'Ivoire, l'Oukoumé d'Afrique équatoriale et les odeurs de peinture et d'huiles qui normalement donnent aux navires ces effluves incomparables, soulevaient le cœur de la jeune fille à vous fendre l'âme. Il fallut traverser sous le grand roof la salle d'instruction, accéder au petit roof et, enfin, parvenir à la dunette arrière. Pèlerinage de souffrance dont ni la mère, ni la fille ne voyait le bout.

« Nous arrivons, nous arrivons » ne cessait de répéter Marc, le Second.

Arriver. Arriver ! La seule arrivée qui comptait était celle de Marseille ou de n'importe quel port. Pourvu que ce fut un quai. Le dieu des mers semblait avoir définitivement abandonné le navire aux folies du vent et de la tempête. Mais quelle faute, quel crime, quel outrage à Neptune le Belem avait-il bien pu commettre pour susciter un tel courroux des éléments ? Pourtant si Jeanne avait eu l'esprit à réfléchir, mais elle en était incapable, elle aurait compris ce qu'était la vie de ces marins au temps de la voile. Au grand temps de la voile, au temps glorieux ou triste des voiliers : cela dépendait précisément ... du temps ! Platon ne déclarait-il pas, à juste titre, qu'il existait trois types d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer ! Qui vont sur la mer et qui souvent finissent ... en dessous. Marins de tous les temps, sans sépultures, dans cette immensité d'eau salée qu'accompagnent les larmes tout autant salées des êtres chers pleurant leurs disparus.

Quelle folie d'avoir entrepris un tel voyage ! En acceptant au départ d'embarquer avec sa fille, elle n'était pas spécialement inquiète. L'ancienneté même du Belem jouait en sa faveur. Au terme de 128 ans à bourlinguer les océans, s'il avait dû sombrer, cela ce serait déjà produit. Plus d'un siècle après son lancement, un bateau ne coule pas, ne coule plus. La durée même de vie devient une garantie ... sans qu'il soit besoin de l'inscrire dans la Constitution. Si encore nous étions en période de guerre, mais au contraire tout invitait à la sérénité du temps, des flots, du vent. Une sérénité à faire rire ou pleurer.

Un matelot frappa et ouvrit la porte de la cabine de Jeanne et Magalie. Par le hublot la mer se hissait à la hauteur du liston, puis disparaissait dans un jaillissement sonore d'écume.

« S'il vous plait, tirez le rideau sur ce hublot » eut la force de demander Jeanne.

Magalie était immobile sur sa bannette.

- « Laissez-nous, supplia la mère, je vais rester seule avec elle. Si j'ai besoin de vous, je vous appelle ».

- « Le maître gabier reste dans le carré du chef mécanicien, juste en face. Il est à votre service en quoi que ce soit ».

Magalie demeurait toujours parfaitement immobile, rassurée peut-être ou, au contraire, complètement épuisée par cette longue et éprouvante traversée de la proue à la poupe du voilier. Jeanne lui appliquait avec douceur une serviette humide sur le front et les joues.

- « Ma fille, qu'avons-nous fait d'accepter cette traversée ! »  
Puis, se reprenant « Nous sommes là ensemble, toutes les deux. C'est la seule chose qui compte. Et Marseille n'est plus très loin. Nous allons débarquer et nous oublierons tout cela. Jamais plus nous ne prendrons un bateau. Même pas un pointu, ni même une barquette ou même une planche à voile ! ».

De grosses larmes se mirent à inonder son visage. Quand elle voyait dans les stades sa fille s'envoler sur les agrès en mouvements acrobatiques, bondir et rebondir en parcourant la diagonale de la piste, réaliser des pirouettes dans les airs avant de s'assurer une réception la plus stable possible, quand aux barres asymétriques elle enchaînait demi-tours, sauts et saltos, quand sur la poutre elle dansait, sur les pieds, sur les mains, elle éprouvait un serrement de cœur, une sorte de crainte bien légitime, la peur de la voir dérapier, s'affaler, s'écraser sur le sol mais là, la voir immobile, la crainte devenait angoisse. Dans le stade, le mouvement créait l'inquiétude. Dans cette chambre, l'immobilité générait la peur.

Tout d'un coup Magalie se mit à s'agiter et, se redressant à moitié sur sa bannette, commença à parler d'une manière plus ou moins distincte.

- « La mer va frapper ... la coque ; Va frapper fort ... La vague. La mer ... La vague ... Attention à la vague. Il faut faire attention ».

La jeune fille semblait recevoir un message de l'au-delà. Dans cette cabine à demi obscure, dans cette faible lumière qui paraissait irréaliste et à laquelle le cuivre du capot recouvrant l'ampoule donnait des reflets étranges, on se serait cru subitement dans un autre monde. À l'intérieur de la cabine, le temps paraissait s'être suspendu, arrêté. À l'extérieur, le temps semblait s'être déchaîné. Contraste surprenant et inexplicable. Deux mondes s'affrontaient. Celui créé de la main de l'homme. Le bateau. Celui créé par quelle autre main à laquelle il était impossible de donner un nom. Peut-être tout simplement la sauvagerie ! Celle d'une bête immonde voulant l'anéantissement de tout ce qui respirait, de tout ce qui vivait, de tout ce qui aimait, de tout ce qui résistait à la mort.

La dunette arrière était agitée d'un mouvement d'ascenseur avec une lenteur qui n'avait pas de fin. Puis, une sorte d'équilibre atteint, la dunette redescendait en précipitation vers l'abîme des flots ré-ouvert sous la coque. Alors le bruit gigantesque d'un à-plat résonnait dans tout le navire, faisant trembler les membrures et les maîtres-couples. Une main de géant aurait saisi la poupe entre le pouce et l'index avant de relâcher sa prise en lui

insufflant un élan supplémentaire n'aurait pas eu plus d'effet dévastateur. La stabilité n'existait plus. Nulle part. Ni dedans, ni dehors.

- « Attention, la vague ... La vague va frapper ... fort. La vague ... fort ... » s'était mise à répéter Magalie, comme dans un semi sommeil, comme dans un état second. Après avoir semblé reprendre sa respiration, levant les bras au ciel, comme dans une supplique à sa mère, elle murmura :

- « Il faut filer de l'huile ».

Un nouveau sanglot inonda le visage de Jeanne. C'est fini. Elle délire. Jeanne toucha le front de sa fille. Elle s'attendait à le trouver brûlant. Il ne l'était pas.

- « De l'huile, répétait la jeune fille, Il faut filer de l'huile. C'est la fin. C'est La fin-lande » et elle retomba brusquement sur sa couche.

- « La fin-lande » murmura encore Magalie.

Dans cette cabine blanche aux panneaux rivetés, un éclair traversa l'esprit de Jeanne. « La Finlande » était le nom d'un Trois-mâts barque vu à Notre-Dame- de-la-Garde. Les images se bousculaient dans sa tête. Avant le départ vers Athènes et le Pirée, elle avait emmené Magalie visiter la basilique surmontant la ville. Là, au cours de la visite de la crypte et de la chapelle, Magalie s'était arrêtée devant un ex-voto. Une aquarelle représentant un Trois mâts barque au nom de « La Finlande ». Le navire était perdu, secoué par les vents comme un linge. Les vagues se brisaient sur ses flancs avant qu'eux-mêmes ne soient brisés. Et chose surprenante : deux matelots sur le pont répandaient en mer, à l'aplomb de la coque, des filets d'huile s'écoulant d'un fût qu'ils avaient roulé avec peine. Le mélange huileux formait une mince pellicule en surface, diminuant la prise au vent des vagues.

Deux coups frappèrent à la porte. C'était le maître bosco.

- « Madame, je suis demandé en passerelle. Si vous avez besoin de moi, je reviens tout de suite »

L'homme partit en refermant précipitamment la porte.

En passerelle régnait une tension inhabituelle. Le commandant s'était tourné vers son Second :

- « Il faut réduire encore la toile. Demandez des volontaires ».

Six hommes se présentèrent. Le temps pressait. Inutile de les remercier. Peut-être plus tard. On ne remercie pas ; on exécute. Remercier, c'est être redevable. On n'est pas redevable envers son équipage. On est tous dans la même barque.

Les ordres fusèrent, clairs, brefs et précis.

- « À l'avant, seul un petit foc ; sur le grand mât, un seul hunier ; à l'artimon, une voile d'étai et l'artimon de cape ».

Les marins se regardèrent. Quelques gestes des mains suffirent. À pas lents mais déterminés, ils quittèrent la passerelle. Le bâtiment était à eux. À eux, les marins de toujours, ceux d'Homère et d'Ulysse, de Samos et de Protis, de Pythéas et d'Euthymènes, de Christophe Colomb, de tous ces laboureurs des mers chantés par Hugo, par José-Maria de Heredia, par la mer elle-même, par les océans éternels qui ne cessent de glorifier les marins autant éternels que leurs vagues. Ils allaient grimper sur les haubans, défier le vent, l'éclair, l'orage et le ciel dont ils osaient franchir la frontière. Du courage ? Non. De l'audace. Et ils se mirent à chanter. Tous les six. Sans s'être concertés, évidemment. Le même chant. Un de ces chants de la nuit des âges du marin. Un de ces chants qui a couru sur tous les océans du monde, qui a connu toutes les tempêtes, décoré et serti tous les orages, réveillé de nuit tous les ports et les bourgeois de la planète, fait vibrer tous les quais du monde, du Havre à Valparaiso, de Marseille à New York, de la Bretagne à l'Islande, de l'Équateur aux pôles, du fond des quilles aux hauts des mâts, des rues malfamées aux chapelles cachées et oubliées en haut des collines en front de mer.

Partout où le marin s'attarde pour prier la Vierge de la mer salvatrice, ou honorer les bordels infâmes où les femmes sont les mères et les filles de celles que chantait le Grand Jacques. Qu'importe les paroles. L'air, lui, est éternel.

« Buvons un coup, buvons en deux  
À la santé des amoureux  
À la santé des vins de France  
À qui nous devons le succès  
D'être vainqueur sur les anglais.

Buvons un coup, buvons en deux  
À la santé des amoureux  
À la santé du Roi de France  
Et merde pour le roi d'Angleterre  
Qui nous a déclaré la guerre ».

... Le Second appela le chef mécanicien :

- « Chef, prenez trois hommes, allez chercher en soute un fût d'huile et répandez-le à babord ».
- « On ne fait plus ça depuis cent ans ! »
- « Et bien, on recommence. Des hommes sont dans la mure. Il faut stabiliser la coque, enfin diminuer la gîte. Filez de l'huile. Faut les sauver, non. Les aider. Entendu, Frédéric. Jetez votre huile à la mer ; les sardines seront contentes et nous, nous serons rassurés ! ».

Au moment où les premiers matelots partaient à l'assaut des mâts et où les autres déversaient leur fût d'huile, un gigantesque éclair illumina le ciel. Il semblait être parti de Notre-Dame-de-la-Garde et se diriger droit sur le Belem. La Vierge d'or au sommet de sa tourelle apparut clairement au loin. Si un homme avait, à l'instant même, été spectateur de cette vision il aurait reconnu un ex-voto vivant, grandeur nature. Comme ceux ornant les chapelles de la basilique. Surtout comme l'un d'eux : un Trois mâts barque, nommé « La Finlande », bourlingué par les assauts

d'une mer en furie, des hommes s'activant sur les ponts et les mâts, et là-haut, dans l'angle, une Vierge Sainte bénissant les uns et les autres de toute sa Lumière.

-- • --

(À suivre)